

Bernard Bretonnière, un poète qui prend les mots au pied de la lettre

L'œuvre littéraire et proprement humaine de Bernard Bretonnière est considérable, c'est-à-dire qu'elle saisit le lecteur – le sidère – pour l'inviter consciencieusement à parcourir des chemins de liberté où, de la poussière, surgissent des poèmes de toute beauté et des textes lumineux de candeur, d'ironie et d'éveil à tous les possibles. Autrement dit, la création de cet « écrivain inclassable », « polygraphe hors normes », comme le poète a pu être gratifié, est une véritable *mimétite*, minerais générateur de pigments de belles teintes perceptibles jusque dans le secret de l'ombre et du noir profond.

Datés du jour de ponte

Ce recueil de poèmes se présente comme un journal avec des temps parfois longs entre les jours, entre les mois. Il témoigne de la recherche du poète à saisir ce qui donne sens à la vie, ce que peut faire la poésie pour nous aider à vivre, avec soi, avec ses proches, avec les autres. D'entrée de jeu Bernard Bretonnière s'affranchit des poètes de la place Saint-Sulpice pour aller « boire à d'autres fontaines étrangères ». Il affirme sa singularité sur un ton d'ironie désabusé plutôt que féroce pour tenter de trouver des points d'appui qui répondraient à la question : « Pourquoi sommes-nous tellement inférieurs / à ce que nous voulions devenir ? » Par exemple, dire la gentillesse, comme le pense le philosophe Philippe Lacoue-Labarthe, permet-il d'avancer au-delà du dérisoire et de faire confiance aux mots et à leurs agencements pour approcher lucidement vers l'existence ? « Je n'ai pas demandé à n'être » dit le poète qui s'empresse de l'écrire de peur que le poème né dans la tête ne s'envole.

Les poèmes sont de petites chroniques du temps qui passe, des moments minuscules de vie bien plus grands que l'on peut imaginer. Fragilité des êtres par rapport au temps. Se savoir pas fier distille le doute mais entraîne malgré l'appréhension vers un engagement. Jouer alors avec ce monde contrasté : boire du Bordeaux et visiter la Maison de l'Eau dans la ville girondine. « Nous ne cessons de mourir et de renaître » dit le poète qui façonne ses vers de sorte qu'ils libèrent des respirations, oxygène une atmosphère où l'air pourrait manquer à tout moment. Comme une nécessité d'honorer la vie ou de manifester un défi à la mort ou encore de résister à ce qui ronge l'humanité. Et quand « le poème ne vient pas » que faire ? Comment êtreindre la beauté ? Car, en définitive, il s'agit bien de rencontrer la grâce lorsque les poèmes énoncent les « beaux paquebots des nostalgies » à Saint-Nazaire, ville « brutale et sentimentale » ou de rappeler le premier livre offert à son père par Pauline, 8 ans, lors d'un vide grenier, ou encore de rendre hommage à la MEET (Maison des écrivains étrangers et des traducteurs) où convivent des noms magnifiques. Entendre aussi le questionnement

de celui qui n'est pas rassasié : pour écrire, faut-il laisser s'amonceler la vaisselle, s'installer le désordre domestique, ne pas débarrasser la table, à défaut de la renverser, même si le poète « n'a pas deux trous rouges au côté droit » ?

Je suis cet homme, fiction suprême

L'ouvrage se présente sous la forme d'un portfolio incluant deux cahiers de 16 pages, chacun illustrés de dessins de Jean Fléaca, crayonnés en noir ou en couleurs. Dedans, le texte se décline en partant d'une anaphore (je suis cet homme...) reproduite régulièrement, suivie d'une situation souvent introduite par le pronom relatif *dont*.

Dans le premier cahier, cet homme est un homme perdu, accablé, fatigué, traversé par tous les états, disponible peut-être pour tous les possibles. Un homme au bord du gouffre depuis que sa femme... Les mots alors apparaissent comme s'ils pouvaient encore porter ce corps brisé, servir de béquilles à cette masse aux nerfs à vif. Les mots sauveurs ?

Dans le second cahier, cet homme rebondit, s'évade de l'homme incertain, sans qualités. La fièvre ne tombe pas, mais peu à peu cet homme apprivoise les mots aussi bien que les mots apprivoisent l'homme. Les écrire pour sauver sa peau. Une verdure d'espérance en écho et en accompagnement dans le dessin de l'artiste. Rendre grâce à l'humanité crucifiée. Exagération de la poésie ?

Ecce homo (une première édition s'appelait ainsi). Voici l'homme.

Pas un tombeau

Pour l'auteur qui parle de son père, qui était-il, comment était-il, pourquoi était-il ainsi, il ne s'agit pas de réaliser un monument à la gloire de son père, mais plutôt de fixer l'étonnante énergie d'un homme à la culture hybride, encyclopédique, débordant d'humanité.

En procédant par anaphore, en l'occurrence une suite de « Mon père », le lecteur saisit par petites touches la richesse de cet être à travers ses comportements, ses activités, ses langages. Les mots du père sculptent en effet une aventure humaine où s'entrechoquent les vocabulaires paysan, populaire, bourgeois avec une touche très personnelle, parfois argotique où la voix douce témoigne de ce qu'il sait faire de mieux : accueillir.

Les mots de l'écrivain courent sur la page pour dire la pudeur et la tendresse de cet homme « Mon père » qui, sous la carapace d'un bon vivant un tantinet fier à bras fort en gueule, était « con des fois » « mais méchant jamais ». Une manière de transmettre une émotion intime pour cet amoureux des livres, grand lecteur et bel amateur de musique, son père. Oui, plutôt une tombelle qu'un tombeau.

Ça m'intéresse de savoir ; suivi de Ça m'amuse de savoir

Bernard Bretonnière propose au lecteur un véritable patchwork de phrases sans liens les unes aux autres, d'espaces d'informations en tous genres et de champs de connaissances, sorte de cabinet de curiosités. Pour ce faire, l'écrivain utilise le procédé littéraire dont il est friand : la liste anaphorique avec « Ça m'intéresse de savoir... ». S'ensuit un kaléidoscope de merveilles sans véritable usage, mais d'une utilité poétique certaine, soit « une petite encyclopédie curieuse de l'art et de la vie », très agréable à l'œil. La lecture est ressentie alors comme une ivresse de mots ou encore comme un effet intense, façon derviche tourneur.

Alors on découvre que l'écrivain est intéressé à savoir que l'œuf est une petite pièce de vers ; que l'apocalypse est un genre littéraire ; que la libellule n'apparaît dans aucune fable de La Fontaine ; qu'il y a des relations entre le nombre d'or et le liseron ; que le discours amoureux est lié aux voyelles et le discours de haine aux consonnes ; que le casse-museau est un gâteau poitevin ; que l'oiseau vole « en Saint-Esprit » ; que l'expression « ressources humaines » a été inventée dans un camp de concentration nazie ; que Saint-Ambroise de Milan ne lisait pas à voix haute ; que la bibliothèque du vizir persan se déplaçait à dos de 40 dromadaires cheminant par ordre alphabétique ; que la Comédie Française fut la seule salle parisienne à ne pas interrompre les représentations pendant la Commune ; que la jacinthe est l'emblème de la douleur. Mille autres sujets sont évoqués par celui qui dit aussi : « ça m'intéresse de savoir que le professeur Charcot envoyait ses malades à Lourdes ».

« Ça m'amuse de savoir » est une série d'une tonalité générale faite d'associations d'idées, de jeux de coïncidences, de rencontres hasardeuses où l'on joue sur les mots et sur les expressions oxymoriques. Où le lecteur se surprend à s'interroger sur le goût de l'écrivain : s'intéresser ou s'amuser. En tout cas, lui, ne se musse pas.

Lettre ouverte aux onze millions de lits français qui dorment sans personne dedans

Voici les premiers mots de cet ouvrage précieux : « Cher lit, que dis-je, chers lits ». Bernard Bretonnière est sensible à cette situation incroyable en France où 300 000 personnes dont plus de la moitié sont des migrants dorment dans les rues alors que 11 millions de lits restent disponibles car non occupés. Son propos est tendu, sur le fil de l'urgence, véhément sans être donneur de leçons, argumenté, persuasif et convaincant dès lors que l'on s'intéresse à l'humain.

Il s'agit d'aller au-delà de la peur et des préjugés, d'apprendre à aimer être dérangé en prenant comme viatique ces vers du poète Jean Malrieu : « Si ta vie s'endort / risque-la ». Et l'écrivain, poète lui aussi, de se prendre par la main pour la tendre vers l'autre, « chercheur de refuge » qui devient alors une présence nécessaire. Ce « prosélyte de l'accueil » invite les « chers lits » à passer de l'indignation à l'action. Un glissement métonymique d'où s'élève la parole de Matthieu : « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli ».

Les étoiles n'ont jamais écrasé personne

Ce superbe album est un livre composé à quatre mains. Nadja Atti en est l'illustratrice et Bernard Bretonnière en apporte les mots. Elle est rongée par un cancer des poumons. Elle peint et, de patiente, elle devient impatiente. Elle désire mettre des mots sur ses dessins et demande à Bernard Bretonnière d'en être le créateur. Elle dit : « sa vision toujours rêveuse et amusée sur l'aventure humaine » est un refuge, une traversée vers un autre état que celui de malade. Alors, dans un premier temps, l'illustration accueille les phrases-mots ; et puis à mi-parcours c'est l'inversion : les phrases-mots engendrent l'illustration.

Le lecteur découvre ainsi un bel objet, révélation d'une forme de chorégraphie de l'œuvre picturale présentant sans l'épuiser le potentiel du corps, avec les mots en lisière glissant ou pénétrant parfois les dessins. « Et cela l'amène à penser à Jérôme Bosch ».

Lisons quelques unes de ces phrases qui se coulent dans les pages comme des aphorismes :

- « Leur haine venait de ce qu'ils ne se reconnaissaient pas » ;
- « La nuit viendra bien assez tôt » ;
- « Courir vivant derrière les morts »,

comme un effort pour renaître, par morceaux, au sortir d'une chrysalide de couleurs superbes, des rouges, des pourpres, des violets, du jaune, du noir.

On n'a jamais fini de ranger la vaisselle

Ce petit livre au format réduit, agencé pour un envoi postal, se présente comme un cadeau à adresser à un ami, une amie, un amour, une amour. En jeu, une écriture, une lecture, du bonheur, des artistes et sans doute des empêcheurs de tourner en rond, comme l'auteur. Des questions farfelues, souvent, dans une mécanique d'association de termes, de transport de langue, bouche fermée. Surtout des vérités, toutes bonnes à dire. Comme :

- « Écrire en situation d'enfance » ;
- « Poésie : dire sans dire disant plus » ;
- « En poésie, le sens doit sonner et le son doit signifier ».

Vérités qui s'accompagnent d'un désir profond d'allégresse teintée de douceur et de tendresse :

- « Comment en vouloir à une kidnapeuse ravissante ? »
- « Peut-on avoir l'esprit mal tourné en regardant dans la bonne direction ? »
- « Poincaré fut-t-il élu grâce à une triangulaire ? »
- « Maurice Genevoix était-il ivoirien ? »
- « Le poète Albert Samain comptait-il ses pieds sur ses doigts ? »

Amu sònèya ou Paroles de demandeurs d'asile subsahariens

Amu sònèya, en langue soussou, signifie *C'est pas facile*, qu'il faut entendre *A khörökhö*, *C'est difficile*. Une manière respectueuse et pudique des migrants subsahariens francophones de ne pas inquiéter leurs interlocuteurs.

Le livre est écrit « avec et pour » Platon, Ildephonse, Octavie, Bryan, Moussa, Salif, Abilio, Yolanda, Aline, Alseny, Sanoussy, Oumar, Soriba, Alpha, Adam, Hereba Alkhaly, Dolfin, Lamine, Adama, Amara, Abdurahman, Mory, Losseni, Abdoulaye et Abdoulaye, Ibrahim et Ibrahim, Hamadou, Mamadou et Mamadou, Mahmadou, et pour les autres.

Autant dire que la suite de paroles qui s'égrènent dans ce petit ouvrage dont les pages sont reliées par un ressort est un chant poignant des odyssées terrifiantes vécues par ces personnes migrantes. D'abord les raisons de fuir le pays d'origine, ensuite la traversée des régions hostiles, enfin l'arrivée dans les pays de destination qui ne sont pas forcément des pays d'accueil.

Toutes les étapes sont formulées avec une grande économie de mots s'installant dans les pages illustrées en beaux poèmes de la souffrance et de l'espoir, de la méfiance bureaucratique et policière, et de l'hospitalité généreuse des accueillants. Des poèmes qui se terminent inexorablement par le vers *c'est pas facile*, anaphore fil rouge et bleu d'une langue humaine cousant les méandres des émotions destinées à tenir à distance la terreur et la misère.

Avec *Amu sònèya*, Bernard Bretonnière offre aux lecteurs de tous âges la possibilité d'écouter une parole fraternelle et de se sentir profondément humain en présence de l'Autre. Un livre palpitant comme le cœur dessiné dans les dernières pages.

DULLA